LE RENONCEMENT À LA LIBERTÉ DANS *MONSIEUR K. LIBÉRÉ* (*DOMNUL K. ELIBERAT*, 2010) DE MATEI VIŞNIEC

ALAIN VUILLEMIN[1]

Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » (EA 4395)
Université « Paris-Est », France

Résumé

« Un beau matin, Kosef J. fut libéré… ». Ainsi commence *Monsieur K. libéré* (*Domnul K. eliberat*), un livre de Matei Vişniec qui raconte comment son héros, « Monsieur K. » ou « Kosef J. », un prisonnier modèle interné en une prison située au milieu de nulle part en un pays qui n'est jamais nommé, apprend un jour qu'il est désormais libre et va désormais apprendre à renoncer à sa liberté. L'histoire rapportée est singulière. Le titre, *Monsieur K. libéré*, se réfère à plusieurs références littéraires et picturales, aux écrits de Franz Kafka, un auteur austro-hongrois : *Le procès* (*Der Proceß*) en 1925 et *Le château* (*Das Schloß*) en 1926 ; aux tableaux de Victor Brauner, un peintre d'origine roumaine naturalisé français : à *L'étrange cas de Monsieur K.* en 1933 et, en 1934, à *Force de concentration de M.K.* et à *Ubu M.K.* . Ce dernier titre : « *Ubu M.K.* », établit aussi un lien avec *Ubu-Roi* d'Alfred Jarry, une pièce de théâtre créée en France, en 1888, sur les formes les plus grotesques de l'abus du pouvoir. Un mot, employé dès la première page du livre de Matei Vişniec, celui de « nausée » (« greaţă »), révèle un autre réseau de correspondances avec trois écrits majeurs du philosophe français Jean-Paul Sartre, son roman *La nausée*, paru en 1938, *L'être et le néant*, publié en 1943, et *L'existentialisme est un humanisme*, un autre essai publié en 1945. Mais l'écriture de *Monsieur K. libéré* prend le contrepied des idées sartriennes sur la liberté, le libre-arbitre et le libre choix. À l'inverse d'Antoine Roquentin dans

---

[1] **Alain Vuillemin**, professeur émérite de littérature comparée, est un spécialiste de l'étude des idées et des mythes politiques à travers les littératures européennes des XX°-XXI° siècles. Il a enseigné en Littérature générale et comparée auprès des Universités de La Sorbonne-Paris 3, Paris Sorbonne-Paris 4, de Limoges et d'Artois. Il est actuellement membre associé du laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'université « Paris-Est ». Il est l'auteur de : *Le dictateur ou le dieu truqué dans la littérature française et anglaise* (1989), traduit en roumain, en hongrois, en bulgare et en portugais, et de plus de trois cents soixante-dix publications dont, en collaboration : *La Littérature contre la dictature dans et hors de Roumanie* (1999), *L'Oublié et l'Interdit. Littérature, résistance, dissidence et résilience en Europe Centrale et Orientale – 1947-1989* (2008), *Identité et révolte dans l'art, la littérature, le droit et l'histoire en Europe Centrale et Orientale entre 1947 et 1989* (2008). Ses derniers ouvrages parus sont : *Les écrivains contre les dictatures* en 2015 et, en collaboration avec Papa Samba Diop, *Les littératures de langue française* en 2015 ; e-mail : alain.vuillemin@dbmail.com.

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

La nausée, Kosef J. va vivre à l'envers le « traumatisme » de sa libération. Ce procédé veut montrer combien le totalitarisme, l'oppression totale des individus, nie toute liberté et toute forme d'humanisme. Que révèle ce récit sur cette forme radicale d'aliénation totalitaire par ce biais, par cette inversion de ces postulats initiaux, par la multiplication des épreuves que Kosef J. doit affronter et par la description minutieuse de leurs conséquences inattendues ?

Mots-clef: *Vişniec; roman; totalitarisme; liberté.*

THE RENOUNCING OF THE FREEDOM IN *MONSIEUR K. LIBÉRÉ* (*THE RELEASE OF MISTER K.*), 2010, BY MATEI VIŞNIEC

Abstract

« Un beau matin, Kosef J. fut libéré… » ("One morning, Kosef J. has been released..."). This is how *Monsieur K. libéré* (*The Release of Mr. K.*) begins. This book by Matei Vişniec tells the story of his hero, « Mister K. » or « Kosef J. », a model prisoner detained in a prison located in a middle of nowhere, in a never named country, who, one day, finds out that he is released and who, from now on, learns how to give up of his freedom. The story is unique. The title, *The Release of Mister K.*, is connected to various literary and pictorial references: the Franz Kafka's writings, an Austro-Hungarian author: *The Process* (*Der Proceß*), from 1925, and *The Castle* (*Das Schloß*), from 1926, as well as Victor Brauner's paintings, a painter of Romanian origin, naturalized as French: *The Strange Case of Mister K. (L'étrange cas de Monsieur K.*), from 1933, and *The M.-K.'s Force of Concentration* (*Force de concentration de M.K.*) and *Ubu M.K.*, from 1934. The last work, *Ubu M.K.*, is also connected to Alfred Jarry's *King Ubu*, a French theatre play from 1888, concerning the most grotesque forms of the abuse of power. The word "nausée" ("nausea"), used from the very first pages of the Matei Vişniec's book, reveals another corresponding net with three major writings belonging to the French philosopher, Jean-Paul Sartre: his novel, *Nausea*, published in 1938, *Being and Nothingness*, published in 1943, and *Existentialism is a humanism*, another essay published in 1945. Nevertheless, the text of *The Release of Mr. K.* takes an opposite stance to the Sartre's ideas on liberty, free-will and free-choice. This approach aims at pointing out to which extent the totalitarianism, the total oppression of individuals, deny any form of liberty and humanism. Which is, thus, the light shed on this radical form of totalitarian alienation by this bias, by this inversion of the initial postulates, by the multiplication of the tests that Kosef J. needs to deal with and by the detailed description of their unexpected consequences?

Keywords: *Vişniec, novel, totalitarianism, freedom.*

« Un beau matin, Kosef J. fut libéré… » (Vişniec 2013: 7). Ainsi commence *Monsieur K. libéré* (*Domnul K. eliberat*)[2], un livre de Matei Vişniec[3] dont le titre est à la fois insolite et énigmatique. Écrit en roumain, ce roman a d'abord paru en

[2] Vişniec, Matei, *Monsieur K. libéré* (*Domnul K. eliberat*), Paris, Non Lieu, 2013, traduit par Faustine Vega de: Vişniec, Matei, *Domnul K. eliberat*, Bucureşti, Editura Cartea Românească, 2010.

[3] Matei Vişniec (né en 1956), auteur dramatique, journaliste et poète d'origine roumaine et d'expression française et roumaine, exilé en France en 1987 et naturalisé français en 1993.

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

Roumanie, à Bucarest, en 2010, chez Editura Cartea Românească, avant d'être traduit en français par Faustine Vega avec le concours de l'auteur, et publié en 2013, en France, à Paris, aux éditions Non Lieu. L'histoire rapportée est singulière. Interné en une prison qui semble située au milieu de nulle part en un pays qui n'est jamais nommé non plus, Kosef J., un prisonnier modèle, apprend un jour, un matin, qu'il est désormais libre. Il ne saura jamais pourquoi. De cette apparente liberté, il va commencer par faire un usage étrange. Le titre, *Monsieur K. libéré*, condense en effet plusieurs références littéraires et picturales. Il est d'abord, a déclaré Matei Vişniec, « en premier lieu, un hommage à [Franz] Kafka[4], et à deux de ses personnages, « Monsieur K. » dans *Le procès* (*Der Proceß*)[5] en 1925 et « K. » dans *Le château* (*Das Schloß*)[6] en 1926. Il renvoie aussi à la figure centrale de trois tableaux conçus dans l'entre-deux-guerres, à Paris, par un peintre d'origine roumaine, Victor Brauner[7], expatrié en France et naturalisé français en 1963 : *L'étrange cas de Monsieur K.*[8], en 1933 et, en 1934, *Force de concentration de M.K.*[9], d'une part, et *Ubu M.K.*[10], d'autre part. Ce dernier titre : « *Ubu M.K.* », établit un lien avec la figure du père Ubu dans *Ubu-Roi*[11] d'Alfred Jarry[12], une pièce de théâtre créée en France, à Paris, en 1888, et publiée en 1896, sur les formes les plus grotesques de l'abus du pouvoir. Les tableaux de Victor Brauner sont autant de personnifications des aspects les plus frustes et ubuesques du pouvoir absolu et des désirs de puissance. Une identité secrète existerait aussi entre les oppresseurs et les opprimés. Un mot, employé dès la première page du livre de Matei Vişniec, celui de « nausée » (Visniec 2013: 7), « greaţă » dans le texte en roumain, révèle un autre

---

4 Franz Kafka (1883-1924), écrivain austro-hongrois de langue allemande.

5 Kafka, Frantz, *Le procès* (*Der Proceß*, également orthographié *Prozeß*, *Prozess* ou *Process*, Berlin, Die Schmiede, 1925), présentation et traduction par Bernard Lortholary, Paris, Imprimerie nationale, 1994.

6 Kafka, Frantz, *Le château* (*Das Schloß*, Munich, Kurt Wolff Verlag, 1926), traduction par Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1948.

7 Victor Brauner (1903-1966), peintre d'origine roumaine, proche du dadaïsme et du surréalisme, expatrié en 1938 et naturalisé français en 1963.

8 Brauner, Victor, *L'étrange cas de Monsieur K.*' huile sur toile, 82 cm x 100, 5 cm, 1933 (conservée au musée d'art moderne de Saint-Étienne, France).

9 Brauner, Victor, *Force de concentration de M.K.*, huile sur toile, 148,5 x 295 cm, 1934 (conservée au musée national d'art moderne du centre « Georges Pompidou » à Paris, France).

10 Brauner, Victor, *Ubu M.K.*, huile sur toile, 55 x 46 cm, 1934 (conservée au musée d'art moderne de Saint-Étienne, France).

11 Jarry, Alfred, *Ubu-Roi ou les Polonais*, Paris, Mercure de France, 1896 (Le titre complet est: *Ubu roi, drame en cinq actes en prose restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances en 1888*, avec deux portrait d'Ubu dessinés et gravés par Alfred Jarry et une dédicace à Marcel Schwob. Voir le site : https://fr.wikisource.org/wiki/Ubu_roi_(1896)

12 Alfred Jarry (1873-1907), poète, dessinateur, graveur, romancier, dramaturge et écrivain français, auteur du cycle de *Tout Ubu*, avec *Ubu roi* (1896), *Ubu cocu* (1944), *Ubu enchaîné* (1900), *Almanachs du père Ubu* (1889-1901) et *Ubu sur la butte* (1901).

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

réseau de correspondances secrètes avec trois écrits majeurs du philosophe français Jean-Paul Sartre[13], son roman *La nausée*[14], paru en 1938, *L'être et le néant*[15], un essai publié en 1943, et *L'existentialisme est un humanisme*[16], un essai diffusé en 1945. Dans *La nausée*, le personnage principal, Antoine Roquentin, souffre à plusieurs reprises de violentes nausées quand il prend conscience du caractère absurde, inexplicable, de son existence dans le monde, et qu'il y est « seul, sans excuse » (Sartre 1938: 37) et « sans secours » (Sartre 1938: 80), et qu'il lui appartient d'assumer désormais sa « totale liberté » (Sartre 1938: 81), sa puissance de libre choix, de libre-arbitre. En cette perspective, *La nausée* est une figuration romanesque des idées que Jean-Paul Sartre a résumées par la suite dans *L'existentialisme est un humanisme*. L'expérience de l'existence fonde en effet la réflexion de ce philosophe sur la notion de liberté humaine. Matei Vişniec récuse et inverse cette conviction. Une figure de style, une anagramme, révèle la nature très subversive de sa démarche: il permute les lettres initiales du nom du personnage principal du *Procès* de Franz Kafka, « Joseph K. », en « Kosef J. » dans son propre récit: *Monsieur K. libéré*. Un jeu subtil de rappels, d'oppositions et de correspondances dissymétriques apparaît ainsi entre les deux romans et, également, avec *La nausée* de Jean-Paul Sartre. Mais les prémisses sont renversées. À l'instar de son auteur, Matei Vişniec, à son arrivée en exil, en France, en 1987, Kosef J., le personnage, vit à l'envers le « traumatisme » (Vişniec 2013: quatrième page de couverture) de sa libération. Ce biais veut montrer combien le totalitarisme, l'oppression totale des individus, nie toute liberté et toute forme d'humanisme. Comment ce récit, *Monsieur K. libéré*, y parvient-il en inversant ces postulats initiaux, en multipliant les épreuves que Kosef J. doit affronter et en décrivant aussi leurs conséquences inattendues ?

I. Les postulats

Dieu est absent dans *Monsieur K. libéré*. Matei Vişniec n'y fait jamais allusion dans son récit en dehors d'une brève mention du « nom de Dieu » (Vişniec 2013: 152), dérisoire, prêtée au directeur de la prison, le colonel, quand il exige de Kosef J. qu'il promette de ne pas se laisser contaminer par ce qu'il appelle la « crasse » (Vişniec 2013: 152) générale de la « réalité » (Vişniec 2013 : 152). Dans l'univers carcéral et totalitaire que le roman décrit, nul n'éprouve le moindre sentiment religieux. Or, Jean-Paul Sartre en fait la remarque dans *L'existentialisme est un humanisme* en citant Fiodor Dostoïevski, l'écrivain russe du XIX° siècle: « si Dieu n'existait pas, tout serait permis » (Sartre 1945: 36)

[13] Jean-Paul Sartre (1905-1980), écrivain, dramaturge et philosophe français.
[14] Sartre, Jean-Paul, *La nausée*, Paris, Gallimard, 1938.
[15] Sartre, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.
[16] Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1946.

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

et, donc, en déduit le philosophe français: « il n'a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté » (Sartre 1945: 36-37). Dans cette perspective, *Le Procès* et *Le château* de Franz Kafka décriraient ces errements de la liberté et *La nausée* de Jean-Paul Sartre en serait la révélation de leurs fondements philosophiques. *Monsieur K. libéré* prend le contrepied de cette conviction et renverse ces postulats fondamentaux: nul n'est libre, les contraintes sont absolues, la servitude est radicale et l'irresponsabilité est totale.

La première phrase du livre énonce ce postulat inversé: « Un beau matin, Kosef J. fut libéré » (Vişniec 2013: 7). Il n'était donc pas libre auparavant. C'est la donnée centrale de la démonstration. À son réveil, toutefois, ce prisonnier, Kosef J., ne sait pas encore qu'il était devenu libre à son insu. Ce sont des événements étranges, l'absence du service de son petit déjeuner, l'amabilité inattendue de ses gardiens, le fait que la porte de sa cellule soit demeurée entrouverte, ce qui ne s'était encore jamais produit auparavant, qui lui font comprendre que « quelque chose de nouveau, quelque chose lié à lui et à son sort […] qu'il ne réussissait pas à formuler, s'était produit » (Vişniec 2013: 13). Jusqu'à cette date, un dimanche, on l'apprend peu après, et depuis une époque indéterminée – on ne saura jamais ni quand ni pourquoi ce détenu avait été interné en cet établissement pénitentiaire – Kosef J. avait été un prisonnier idéal, patient, discipliné, enfermé en une cellule étroite, une pièce verrouillée par une porte, avec un unique judas. Il semble y avoir demeuré en cet espace clos, entièrement privé de toute liberté. Son existence avait été rythmée jusqu'à ce fameux jour fatidique par les bruits provoqués par les activités habituelles de la prison : le réveil, le service des repas, les déplacements, la promenade quotidienne. Il avait été jusqu'alors un modèle irréprochable de sagesse et de soumission. Le directeur de la prison, le colonel qui le fait venir pour l'autoriser à récupérer son argent, lui affirme n'avoir « entendu que très bonne chose à [son] propos […] des choses qui [lui] ont plu… » (Vişniec 2013: 151). Ces compliments sont très ironiques. Il faut les comprendre par antiphrase. Ils sont une manière de suggérer à quel point ce héros, ce personnage central, a intégré les valeurs d'obéissance et de soumission à l'autorité à l'intérieur de ce pénitencier où il s'était retrouvé incarcéré. C'est ce qui aurait aussi suscité la curiosité du colonel, intrigué par « cet homme-là, qui avait été si exemplaire » (Vişniec 2013: 152). La réflexion laisse penser que Kosef J. aurait été un parangon des vertus du sujet totalitaire idéal à l'intérieur de cette « colonie pénitentiaire » (Vişniec 2013: 152), pour reprendre une formule qui est utilisée à plusieurs reprises par Matei Vişniec et qui est empruntée au titre d'une autre nouvelle de Franz Kafka, *La colonie pénitentiaire*[17], un livre énigmatique, paru en 1919, sur l'oppression carcérale.

[17] Kafka, Franz, *La colonie pénitentiaire* (*In der Strafkolonie*, Berlin, Kurt Wolf Verlag, 1919), traduit par Jean Starobinsky, Paris, Egloff, 1945.

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

Un second postulat apparait à partir de la douzième séquence du récit: la servitude est également partagée et l'absence de liberté n'est que la condition très ordinaire de tous ceux qui se trouvent à l'intérieur du pénitencier. À la suite de l'évasion d'un prisonnier, Kosef J. se voit confier d'une manière inattendue la « mission de surveiller les autres détenus » (Vişniec 2013: 68). Pour cela, il se retrouve tout seul, sur tout l'étage des cellules, en train de le faire, « lui, un homme libre [qui] aurait dû être ailleurs » (Vişniec 2013: 69). De prisonnier, il est devenu gardien. Les positions se sont inversées : « Tout à coup, il se trouvait de l'autre côté, et la différence se révélait négligeable » (Vişniec 2013: 70). Il découvre aussi combien était infime la frontière qui séparait le monde de ceux qui étaient surveillés de celui de ceux qui en étaient les surveillants. Nul ne s'étonne non plus de ce changement de rôle lorsqu'il distribue la nourriture aux détenus à la place des gardiens, ou quand il ouvre les portes des cellules pour permettre aux prisonniers d'effectuer leur promenade quotidienne. Ces derniers, dociles, sortent six par six, s'alignent spontanément, se rangent en file indienne et se dirigent vers l'ascenseur, d'une manière très disciplinée et dans un silence total. La transformation est achevée lorsque Kosef J. décide de frapper l'un d'entre eux, simplement « pour voir » (Vişniec 2013: 76), pour savoir ce qu'il ferait, par une sorte de curiosité morbide, maladive, qui s'accroit dans le récit à mesure que son état de « désordre mental le bouleversait totalement » (Vişniec 2013: 76). Il hésite tout d'abord, puis il décide de frapper au hasard, il tergiverse à nouveau, il ferme les yeux, il compte mentalement jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf, et frappe finalement le prisonnier de la cellule 50, celui-là même qui l'avait remplacé. Personne ne réagit. Kosef J. est devenu exactement semblable à ses deux gardiens, Fabius et Franz Hoss, quand ces derniers le battaient, à grands coups de poing, auparavant. La transformation de la personnalité de Kosef J. a été totale.

Le dernier postulat est moral. Si tout est permis, l'irresponsabilité est absolue. Nul n'a à répondre de ses actes ni à en subir les conséquences. L'impunité est totale. Il suffit de rester à sa place. Le pénitencier se transforme alors en une impressionnante figure allégorique de la société totalitaire, au moins dans les propos nostalgiques de Franz Hoss et de Fabius, les deux gardiens de Kosef J. Jadis, en des temps plus anciens, tout le monde était à sa place en cette prison: « Tout était pensé autrement, autrement pesé […]. Le détenu était détenu, le gardien était gardien, le soldat était soldat, les supérieurs étaient supérieurs et ainsi de suite […] chacun savait exactement en quoi consistait son rôle… » (Vişniec 2013: 64). Cet ordre était immuable. Aucune latitude n'était laissée aux états d'âme. Chacun avait bonne conscience. Avec le temps, tout s'était dégradé. Kosef J. en fait l'expérience au troisième jour de son apparente libération, quand il lui est demandé soudainement de surveiller ses anciens codétenus. La description de ses réactions trahit alors une ironie corrosive. Il éprouve d'abord un sentiment de révolte. Il se reproche ensuite sa faiblesse. Il découvre être devenu la victime de quelque chose d'« absolument

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

monstrueux » (Vişniec 2013: 68). Il éprouve la sensation que « quelque chose de noir se déversait de son cerveau » (Vişniec 2013: 68). Il finit par se laisser aller, en « un état stupéfait de responsabilité » (Vişniec 2013: 67). Il s'acquitte alors de sa mission de son mieux, jusqu'à frapper à son tour un prisonnier comme il l'avait été lui-même chaque jour, auparavant, par Fabius. Ses transes, à cet instant, sont pourtant épouvantables. Il a succombé à la tentation de la violence. En cet instant, cet individu, cet être humain qui avait cru être redevenu un homme libre, s'est trompé de liberté. Personne, cependant, dans cette prison, ne lui en tient rigueur. Il se serait conduit, au contraire, comme « un vrai homme » (Vişniec 2013: 151), ainsi que le colonel, le directeur de la prison, lui en fera compliment un peu plus tard dans la suite du récit.

L'ironie est acerbe. *Monsieur K. libéré* repose sur une série de postulats corrosifs, très cohérents entre eux. À l'intérieur de la société autoritaire que le pénitencier cherche à représenter d'une manière allégorique, il n'existe aucun libre-arbitre. En cet univers carcéral, le monde se partage entre ceux qui sont privés de liberté et ceux qui en abusent, ceux qui surveillent et ceux qui sont surveillés, « enchaînés les uns aux autres » (Vişniec 2013: 152), comme l'observe le colonel, le directeur de la prison, quand il fait part au héros de sa vision du monde, tel que celui-ci aurait été. La servitude est le propre même de la condition humaine. L'irresponsabilité de chacun est totale. Telles sont les données initiales de la situation tout-à-fait imprévue que Kosef J. doit affronter à partir de l'instant où il avait découvert la porte de sa cellule entrebâillée. Il va devoir apprendre à être libre.

II. Les épreuves

Des épreuves inattendues attendent Kosef J. Il faut se souvenir que Matei Vişniec est aussi un dramaturge. Il présente les différentes situations auxquelles le héros est confronté sous la forme de courts sketchs dramatiques, coupés de bribes de dialogues. Les errances de Kosef J. en constituent le fil conducteur, qu'il s'agisse de ses découvertes successives, de ses rencontres accidentelles et d'une expérience amère d'une forme de liberté, de « démocratie » (Vişniec 2013: 158), à l'intérieur d'une communauté de prisonniers évadés, cachés en un lieu reculé du pénitencier dans les ruines d'une ancienne gare abandonnée.

L'apprentissage apparent de la liberté est très progressif. Au soir du deuxième jour de sa libération, le héros prend conscience, non sans étonnement, que le droit d'errer à sa guise et « de se promener dans les ailes les plus discrètes du pénitencier » (Vişniec 2013: 36) était à l'expérience la preuve même du fait « qu'il était, lui, Kosef J., un homme libre » (Vişniec 2013: 36). Cette certitude initiale est ensuite battue en brèche au cours de ses explorations qui procèdent par cercles concentriques, à l'intérieur puis à l'extérieur de la

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

prison. Il en découvre le bâtiment principal, les étages, les alignements de cellules, les communs, les souterrains, les salles enterrées, les cours, les dépôts, les ruines et des montagnes de déchets et d'ordures. À l'extérieur, il est amené à en faire le tour complet, durant une très longue nuit, à la recherche de sa grande porte, alors qu'il avait été enfermé au-dehors après en être sorti par une petite porte qu'il avait découvert ouverte. Sa marche dure plusieurs heures. Il s'aperçoit ainsi que cet établissement pénitentiaire aux dimensions gigantesques n'avait aucune fenêtre, ne possédait pas un seul créneau non plus ni la moindre meurtrière d'ailleurs, comme si ses murs embrassaient « un espace immense, mais vide de vie » (Vişniec 2013: 40). Cet univers carcéral est hermétiquement clos. Par la suite, Kosef J. est amené à se rendre en ville, en un fourgon à cheval conduit par tel ou tel de ses gardiens, jusqu'à une fabrique de pain, deux ou trois fois par semaine. Il revoit sa mère. Il lui cache cependant qu'il a été libéré. Il s'efforce au contraire de continuer à paraître comme « un détenu victorieux » (Vişniec 2013: 128). Il a pris le parti de mentir. Il a, déjà, secrètement, renoncé à la liberté.

Au hasard de ces errances, des circonstances imprévues mettent à l'épreuve la capacité de libre-choix et, paradoxalement, de mal agir de Kosef J. Une première rencontre, très étrange, se produit un mois environ après que Kosef J. eut appris qu'il avait été libéré. Il a continué à parcourir les multiples espaces abandonnés du pénitencier. Il a découvert ses emplacements successifs. En une dernière arrière-cour, il surprend un inconnu en train de creuser des trous à l'intérieur d'une montagne de détritus. C'est un prisonnier évadé qui lui fait découvrir tout un monde souterrain de caves et de sous-sols tortueux. L'une de ces caves voûtées contient des rangées de tonneaux. Ils savourent alors ensemble des morceaux de pain frottés auparavant contre les parois d'un tonneau de cognac. L'effet est enivrant. Un singulier dialogue télépathique s'institue alors en cet état de légère ivresse. Chacun comprend les pensées de l'autre. Tous deux se sentent aussi « libres » (Vişniec 2013: 107), plus ou moins. Sur une dernière réflexion de cet évadé : « Parce que tu n'existes pas » (Vişniec 2013: 108), ces échanges de pensées tournent courts. Quelque temps après, dans le récit, ce même homme resurgit et invite Kosef J. à le suivre jusqu'à « un lieu qu'il ne soupçonnait pas, un endroit évoquant une gare abandonnée » (Vişniec 2013: 137). Il a été convoqué par un mystérieux comité. Il est aussi « entré dans le monde libre » (Vişniec 2013: 37) où il est accueilli par une communauté d'une centaine d'anciens prisonniers évadés environ, qui vivent là, en cette ancienne gare désaffectée, cachés à l'intérieur même du pénitencier. Une épreuve est aussitôt imposée au nouvel arrivant. Il doit d'abord subir un interrogatoire. Il est ensuite soupçonné d'être une « balance » (Vişniec 2013: 143), un mouchard ou un délateur, parce qu'il a été libéré et qu'il n'est pas un véritable évadé. L'examen s'achève dans un tohu-bohu général et par un vote final auquel Kosef J. ne comprend rien. Mais il a été accepté néanmoins. Ses tribulations ne sont pas achevées pour autant.

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

À l'intérieur de cette communauté utopique, l'expérience d'une forme de démocratie directe, libertaire et anarchisante, et aussi celle de l'irresponsabilité collective qui en résulte d'une manière parallèle, achève de décourager Kosef J. de demeurer libre. L'épreuve est amère. Par réaction contre le caractère trop autoritaire du régime pénitentiaire auquel ils avaient été soumis, ces évadés rejettent toute autorité. Ils revendiquent en effet pour chacun d'entre eux une liberté absolue, immédiate, dont ils invoquent sans cesse les grands principes fondateurs, qu'ils jugent absolument « parfaits » (Vişniec 2013: 188). Leurs assemblées sont quotidiennes. Ils votent sans arrêt sur toutes sortes de sujets, à charge pour un comité plus réduit d'exécuter les décisions qui sont prises. Chaque jour, l'un d'entre eux est choisi au hasard pour exercer un pouvoir dérisoire, celui de donner la parole ou d'intimer silence, à l'aide d'un mégaphone, à une assemblée braillarde, versatile et indisciplinée. Certains d'entre eux sont plus lucides pourtant. Pour l'homme à la bouche édentée, par qui Kosef J. est hélé, un jour, à l'infirmerie de la prison, « ce n'[était] pas de la démocratie, ça […]. La démocratie réelle […] n'existe plus […]. De tout ce qui a été, il ne subsiste que des principes aveugles, qui ne servent plus à rien » (Vişniec 2013: 157-158). Le constat est totalement pessimiste. Kosef J. a le sentiment que son interlocuteur « délirait » (Vişniec 2013: 159). Sur la fin du récit, l'ordre démocratique se délite. Le désordre est devenu général. « Le mensonge, la haine […], le conflit » (Vişniec 2013: 193) se sont insinués au cœur de la démocratie, commente le récit. À la dernière page du livre, Kosef J. a réintégré sa cellule numéro 50. Il a retrouvé sa position et sa condition de détenu exemplaire. Il en éprouve un réconfort total, un « apaisement » (Vişniec 2013: 209) absolu. Son histoire s'achève sur cette sensation de soulagement.

Dans *Monsieur K. libéré*, le récit se referme ainsi sur lui-même. Sa fin renvoie à son début. Au terme de l'aventure qui est rapportée, le héros, Kosef J., est revenu dans la cellule qu'il occupait au commencement de son aventure. L'ordre initial a été rétabli. Entretemps, en sa tentative pour « aller de l'avant » (Vişniec 2013: 152) dans la découverte d'une liberté inespérés, il a subi de nombreuses épreuves, il a multiplié les rencontres insolites, il a été témoin d'expériences libertaires décevantes. Toutes ces péripéties, toutefois, ne font que marquer les étapes de son délaissement de la liberté.

III. Les conséquences

Ce renoncement est inscrit dans les premiers commencements de la fable, dès l'instant où Kosef J. découvre la porte de sa cellule entre-ouverte et où il hésite à en franchir le seuil. Il est saisi de peur. Il n'a pas « la moindre idée de ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire » (Vişniec 2013: 13). Il est incapable d'exercer son libre-arbitre. Les conséquences de cette carence seront

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

nombreuses. Son désarroi intérieur ira croissant, ses errances successives se révèleront toutes vaines et son délaissement, sa démission, irrémissible.

Parce qu'il est affronté à la liberté sans y avoir été préparé auparavant, Kosef J. se sent totalement désemparé. Au début du récit, son désarroi se traduit d'abord par des sentiments de stupéfaction, puis par des sensations et des réactions physiologiques: il éprouve de nouvelles crises de nausée, il sent « son estomac se révulser » (Vişniec 2013: 7), il tente de retenir sa respiration. Le ton posé, jovial, de son gardien, Franz Hoss, accentue sa surprise puis il est inondé d'une vague de joie. Fabius, l'autre gardien, les rejoint. Tous trois fument une cigarette. Kosef J. en est étourdi. Il s'évanouit. Quand il revient à lui, une « peur terrible » (Vişniec 2013: 12) s'empare de lui à nouveau. Il finit par s'enhardir. Il sort de sa cellule. Il entre dans l'ascenseur. Un nouvel accès de nausée, violent, le saisit : « Fou de douleur et prêt à exploser » (Vişniec 2013: 14), il vomit longuement, en croyant cracher, « un à un, tous ses boyaux » (Vişniec 2013: 15). La description est très réaliste. C'est à cet instant précis qu'on lui annonce qu'il était désormais « libre » (Vişniec 2013: 15). Tels sont aussi les premiers soubresauts de la liberté neuve de Kosef J. D'autres manifestations physiques et émotionnelles, à l'inverse, à la fin du roman, traduisent la façon dont Kosef J. rejette cette même liberté d'une manière inconsciente à la toute dernière séquence: il ne parvient plus à maîtriser un hoquet persistant, les larmes ne cessent de couler sur ses joues, il n'est plus capable de penser et de réfléchir, sa tête est également agitée de mouvements saccadés qu'il ne réussit plus à contrôler et il connaît enfin des moments d'absence. Il ne se sent apaisé qu'au moment où il reprend connaissance, à l'instant du petit-déjeuner, à l'intérieur de sa cellule. Dès lors, il retrouve sa sérénité. Il a aussi complètement renoncé à la liberté. Dans l'intervalle, entre le début et la fin de ses mésaventures, un récit secret, psycho-physiologique, n'a jamais cessé d'accompagner et de se superposer en contre-point aux péripéties de sa quête.

Les errances de Kosef J. changent alors de significations. Le livre est construit sur un mouvement d'élan et de retombée de ce désir de liberté qui est prêté au personnage. Au commencement du récit et durant un mois, de sa toute première visite au dépôt de vêtements de la prison à sa première nuit d'absence hors du pénitencier, le héros explore son environnement immédiat. Il découvre l'atelier du tailleur, il parcourt les étages intérieurs et les corridors des bâtiments, il en explore les abords immédiats puis les cours abandonnées, désertes. Une altération de sa personnalité commence à se produire quand il commence à accompagner ses gardiens en ville deux ou trois fois par semaine, en un fourgon attelé de deux chevaux, puis d'un seul. Il devient alors « sournois » (Vişniec 2013: 102). Il décide de mentir. Il évite de dire à ceux de la ville qu'il avait été libéré. Ce sont les premiers signes d'un processus de dégradation et de scission intérieure. Il reste « empli de peur » (Vişniec 2013: 111). Il dissimule ses véritables pensées, il réfrène ses impulsions, il réprime ses émotions. En un

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

second temps, à force de se rendre en ville et après avoir été accepté à l'intérieur de la communauté des prisonniers évadés, il devient de plus en plus « tourmenté » (Vişniec 2013: 145). Il éprouve le sentiment d'être devenu un traitre et un déserteur, de trahir les uns et les autres, ses gardiens qui lui manifestent une si grande confiance comme les évadés qui lui demandent de menus services. Il est assailli de questions auxquelles il ne réussit pas à trouver de réponses, jusqu'à en éprouver de nouvelles sensations de « nausée » (Vişniec 2013: 146). Le sentiment de culpabilité qu'il ressent en permanence finit par perturber ses gestes les plus simples. Un long hiver se passe ainsi. Au printemps, son état de délabrement physique et mental est devenu tel qu'il n'est plus capable de la moindre lucidité. Il est parvenu au terme de sa quête.

La liberté ne serait-elle qu'une « mystification » (Vişniec 2013: 151) ? Le colonel qui dirige le pénitencier en semble convaincu lorsqu'il convoque Kosef J., dans son bureau, pour « expédier les procédures de sa sortie » (Vişniec 2013: 123). L'entretien se déroule devant un témoin muet, l'enfant, le fils du tailleur, en train de faire un devoir de mathématiques. L'officier, « grand, pâle, mal rasé, vêtu d'un costume blanc impeccable mais assez élimé aux fermetures » (Vişniec 2013: 150), se montre très exalté. Il apostrophe Kosef J. avec brusquerie, il lui confirme qu'il est désormais libre et qu'il peut commencer une nouvelle vie. Ses propos deviennent ensuite plus obscurs. Il s'exprime avec une imprécision volontaire. On ne sait pas très bien ce qui est désigné par ses affirmations très générales. Il utilise des images fortes, brutales, provocantes. Il dénonce ce qui serait un « cloaque ordinaire » (Vişniec 2013: 151), des « dégueulasseries » (Vişniec 2013: 152), cette « crasse » (Vişniec 2013: 152), cette « saloperie ordinaire » (Vişniec 2013: 152). Ces termes très péjoratifs voudraient-ils s'appliquer aux turpitudes que Kosef J. a entrevues dans la prison ou concernent-ils le monde extérieur ? Le colonel pense-t-il à une autre forme de « réalité » (Vişniec 2013: 152), celle qu'il récuse et qui pourrait être celle de la société totalitaire dont le pénitencier serait l'un des fleurons ? L'auteur, Matei Vişniec, se garde de trancher. Kosef J. est seulement invité à rester « un vrai homme » (Vişniec 2013: 151), pur de toute contamination, de toute compromission. Cet espoir sera déçu. Le héros ne parviendra pas à assumer sa liberté. Toute la fin du récit ne fait qu'illustrer ce renoncement.

Alors que la liberté lui avait été octroyée d'une manière inopinée, sans qu'il ait jamais su pourquoi, Kosef J. ne parvient pas à devenir un homme vraiment libre. Il s'avère incapable d'assumer son libre-arbitre. L'amuïssement de sa capacité de libre choix moral en est la conséquence ultime. Le désarroi du héros est trop grand. Ses errances désordonnées ne font que traduire cette incapacité face à chacune des situations qu'il rencontre, à choisir et à savoir ce qu'il doit faire ou décider. Ce délaissement est graduel. Il procède par étapes. Il parvient à son terme à la toute dernière phrase du livre, quand Kosef J. ressent enfin un « apaisement parfait » (Vişniec 2013: 209).

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

Conclusion

Ce livre, *Monsieur K. libéré* de Matei Vişniec, est très pessimiste. Il relate les efforts qui sont accomplis en vain par un détenu exemplaire, « Monsieur K. » ou « Kosef J. », interné dans un pénitencier anonyme d'un pays mystérieux, pour essayer d'assumer sa liberté après avoir été libéré, un jour, d'une manière inattendue, sans y avoir été du tout préparé. Il se révèle incapable de sortir de sa condition de prisonnier. Le titre de ce roman énigmatique est à comprendre par antiphrase. Il raconte comment Kosef J. (ou Monsieur K.) renonce insensiblement à exercer son libre-arbitre et devient heureux de retrouver son état antérieur de prisonnier, au terme du récit. C'est l'histoire d'un échec, d'un renoncement à la liberté. La démarche, très subversive, est très sarcastique. L'argument repose sur des prémisses ambiguës : la liberté n'est absolument pas une donnée immédiate de l'existence, la servitude est au contraire la condition humaine ordinaire, et l'irresponsabilité absolue. Les épreuves qui sont imposées au héros sont aussi extrêmement équivoques. Ses errances successives lui font découvrir des formes de liberté individuelle et collective, prétendues « démocratiques », qui sont liberticides et qui nient peut-être l'existence d'autres formes de liberté plus authentiques. Les conséquences de ces découvertes sont funestes et se traduisent par un lent effritement du désir de devenir libre, accompagné d'un sentiment de délaissement qui va croissant et qui aboutit, enfin, à un renoncement définitif. Au terme de ce récit, à l'intérieur du pénitencier, rien n'a changé. La signification de cette parabole reste difficile à comprendre. Les sources littéraires, picturales et philosophiques que l'on peut repérer en suggèrent plusieurs interprétations contradictoires. Le nom de « Monsieur K. » reprend le patronyme du personnage principal du *Procès* de Franz Kafka, « Joseph K. ». Dans le roman de Matei Vişniec, celui de « Kosef J. » en serait l'héritier et manifesterait le même étonnement et la même impuissance à comprendre l'absurdité du monde. L'initiale de ces noms, « K », renvoie aussi aux différents tableaux de Victor Brauner, à savoir *L'étrange cas de Monsieur K*, *La Force de concentration de M.K.* et *Ubu M.K.*, eux-mêmes inspirés par *Le Cycle d'Ubu* dans le théâtre d'Alfred Jarry. L'ombre du père Ubu plane ainsi au-dessus de cette colonie pénitentiaire. Ces références seraient une manière de récuser et de condamner toutes les formes d'asservissement autoritaires et totalitaires. Les emprunts aux écrits de Jean-Paul Sartre, à *La nausée*, à *L'Être et le Néant* et à *L'existentialisme est un humanisme* aussi, en brouillent la portée de ces significations. Une conviction philosophique, provocante, s'en dégage toutefois. En maintes circonstances, comme l'auteur prend grand soin de le noter dans son récit, Kosef J. connaît des moments de grande « peur » et d'« angoisse » (Vişniec 2013: 111). Le dernier terme, l'« angoisse », revient à plusieurs reprises dans le livre. Ce sont des signes de manifestation d'une mauvaise conscience sourde et du « sentiment de culpabilité » (Vişniec 2013: 174) qui marquent les

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)

étapes de son abdication secrète. Kosef J., en renonçant progressivement à la liberté, ne supporte plus le « vide angoissant » (Vişniec 2013: 172-173), croissant, de son existence. Il a déjà cessé d'être libre. L'a-t-il jamais été ?

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvre primaire

Vişniec, Matei, 2013, *Monsieur K. libéré* (*Domnul K. eliberat*), Paris, Non Lieu, traduit par Faustine Vega de: Vişniec, Matei, 2010, *Domnul K. eliberat*, București, Editura Cartea Românească.

Autres oeuvres

Jarry, Alfred, 1896, *Ubu-Roi ou les Polonais*, Paris, Mercure de France (Le titre complet est : *Ubu roi, drame en cinq actes en prose restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances en 1888*, avec deux portrait d'Ubu dessinés et gravés par Alfred Jarry et une dédicace à Marcel Schwob).
Kafka, Frantz, 1994, *Le procès* (*Der Proceß*, également orthographié *Prozeß*, *Prozess* ou *Process*, Berlin, Die Schmiede, 1925), présentation et traduction par Bernard Lortholary, Paris, Imprimerie nationale.
Kafka, Frantz, 1948, *Le château* (*Das Schloß*, Munich, Kurt Wolff Verlag, 1926), traduction par Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard.
Kafka, Franz, 1945, *La colonie pénitentiaire* (*In der Strafkolonie*, Berlin, Kurt Wolf Verlag, 1919), traduit par Jean Starobinsky, Paris, Egloff.
Sartre, Jean-Paul Sartre, 1938, *La nausée*, Paris, Gallimard.
Sartre, Jean-Paul, 1943, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard.
Sartre, Jean-Paul, 1946, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel.

BDD-A28433 © 2017 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:22 UTC)